Document generated on 06/05/2024 4:44 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Russel BOUCHARD : Le dernier des Montagnais de la préhistoire au début du XVIIIe siècle. Vie et mort de la nation Ilnu. Chicoutimi, s.é., 211 p., cartes, index.

Paul Charest

Volume 19, Number 3, 1995

Pouvoirs de l'ethnicité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015387ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015387ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Charest, P. (1995). Review of [Russel BOUCHARD : Le dernier des Montagnais de la préhistoire au début du XVIIIe siècle. Vie et mort de la nation Ilnu. Chicoutimi, s.é., 211 p., cartes, index.] *Anthropologie et Sociétés*, *19*(3), 245–247. https://doi.org/10.7202/015387ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

politiques des « Traditionalists » ont fait avancer les intérêts des Hopis. Par exemple, lorsqu'il écrit :

> The « search for Pahaana » is one of the most important components of the Traditionalist Movement, and roots it firmly to Hopi history and tradition, while at the same time constituting an important characteristic of the Movement's politics. Late in the 19th century, several elderly Hopis prophesied that one day, roads would sweep across the sky, people would communicate through spider webs criss-crossing the land, and Pahaana — the Hopi's lost white elder brother — would return to help the Hopis overcome their problems. Pahaana did not return, and a half-century later « Pahaana » had also become the term applied to all « white » people — Euro-Americans. Despite the fact that none of them seem to have been the fulfilers of the Prophecy, the Traditionalists turned the prophecy into a « search for Pahaana » which they used to secure allies and partisans among non-Hopis (p. 190).

Bien qu'informée et intéressante, la discussion de Clemmer concernant l'idéologie « traditionalist » devrait néanmoins être lue dans le contexte de l'analyse de Armin Geertz dans *The Invention of Prophecy*.

L'une des préoccupations majeures de Clemmer concerne les politiques de l'identité au sein de l'*Indian Country*, et plus spécifiquement celles des Hopis et des Navajos. Ses conclusions à cet égard seront fort stimulantes pour les lecteurs de ce numéro, y compris l'observation suivante :

> Rather than a melting pot of pan-Indianism, the Hopi and Navajo reservations have been contexts in which ethnicity and tribalism have become reinforced and entrenched. The situation confirms political scientist Cynthia Enloe's assertion that modernization does not create melting pots but rather, promotes tribalism and ethnic groups as interest groups (p. 271).

David Howes
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia

Référence

GEERTZ A.
1992 *The Invention of Prophecy*. Brunbakke.

Russel BOUCHARD : *Le dernier des Montagnais de la préhistoire au début du XVIII^e siècle. Vie et mort de la nation Ilnu.* Chicoutimi, s.é., 211 p., cartes, index.

Même s'il donne l'impression de déjà vu, le titre de cet ouvrage a probablement été choisi dans le but d'attirer l'attention et de provoquer le lecteur. L'auteur y parvient fort bien en développant une thèse raciste : comme les Montagnais formaient une race, ils ont disparu à la suite de leur effondrement démographique et de leur métissage avec d'autres nations autochtones et avec des Blancs. À lire le dernier paragraphe de sa conclusion on se croirait de retour à la thèse du destin manifeste, à savoir qu'« un continent nouveau, jusque-là maintenu dans l'état le plus primitif qu'il soit, quittait la nuit des temps pour faire son entrée dans la grande Histoire [...] en empruntant le sillon tout tracé de la marche de l'Humanité » (p. 201).

Il faut d'abord se demander de quels Montagnais il s'agit. Le lecteur doit attendre jusqu'aux pages 93-94 pour apprendre que le terme a d'abord été appliqué par Champlain aux Autochtones rencontrés à Tadoussac et qu'ils font partie de la « grande famille algique et évoluent sur un vaste territoire situé entre la Côte-Nord du Saint-Laurent et l'embouchure de la rivière Saint-Maurice ». Le terme aurait englobé treize « nations » différentes, « petites » et « grandes » : Oumamioueks, Papinachois, Betsiamites, Tadoussaciens, Attikamègues (un peuple cousin !), Kakouchaks, Chikoutimiens, Piékouagamiens, Outakouamioueks ou Takouamis, Oukouingouechioueks, Mistasinoueks, Naskapis. En fait, selon les sources écrites disponibles, l'auteur a surtout basé ses analyses et sa conclusion sur les Montagnais du Royaume du Saguenay faisant partie de la « chasse gardée », puis des postes du roi. Les Montagnais de la Côte-Nord sont très peu mentionnés et, à elle seule, cette lacune remet en cause la thèse de la disparition de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la nation montagnaise. D'autre part, l'auteur se contredit dans sa démonstration en répétant à plusieurs reprises que la diminution de population dans l'ancien territoire montagnais est aussi attribuable à des déplacements vers l'intérieur des terres et même vers la baie James. Par ailleurs, le fait du métissage ethnique des Montagnais du Lac-Saint-Jean est un phénomène connu depuis longtemps, mais cela ne saurait nullement remettre en question la continuité historique de l'ensemble montagnais comme pour la plupart des nations non autochtones actuelles qui ont subi toutes sortes de mélanges de populations à travers leur histoire. Finalement, la confusion des termes utilisés pour désigner les Montagnais (race, ethnie, tribu, nation) fait qu'il est bien difficile de suivre l'auteur dans sa démonstration, ne sachant pas toujours à qui elle s'applique.

Cette confusion conceptuelle et parfois littéraire se retrouve d'ailleurs tout au long de l'ouvrage. À titre d'exemple, à la page 26 la formulation laisse croire à un lecteur non averti que les Delaware, les Pieds-Noirs et les Ojibwas font partie de l'ensemble des « populations primitives du Québec ». L'auteur affectionne particulièrement le terme « groupuscule » pour désigner une unité de base montagnaise qui pourrait être la bande (p. 121), mais qui devrait être en fait le groupe multifamilial. La notion de famille est tout aussi ambiguë, oscillant entre la famille élargie, le groupe multifamilial et la famille nucléaire et un nombre de personnes variant entre 3 et 45 (p. 198-200). Il en est de même pour le terme « transhumance » (p. 95) qui ne correspond pas à la réalité migratoire des nomades des régions subarctiques. Soulignons encore des passages incompréhensibles sur l'économie naturelle, la loi naturelle, les « paramètres universels qui lient psychologiquement et anthropologiquement toutes les sociétés entre elles » (p. 30), la nécessité psychologique ou communicationnelle de l'échange pour des groupes qui auraient été isolés les uns des autres, l'application de la périodisation préhistorique du Sylvicole aux peuples chasseurs du subarctique, l'abus du terme sorcier au lieu de celui de chamane, la référence aux primitifs, l'inversion dans la localisation de la Haute-Côte-Nord et de la Basse-Côte-Nord (p. 20-21), etc.

En résumé, l'auteur fait preuve d'une vision assez peu cohérente de l'organisation sociale, de l'économie et de la religion des peuples chasseurs aux époques préhistoriques et historiques. On peut lui reprocher de plus l'absence d'esprit critique à l'égard des sources utilisées : missionnaires, commerçants et administrateurs dont les informations n'étaient pas toutes également dignes de foi en raison de leurs intérêts respectifs et qui étaient très peu présents sur l'ensemble du territoire pendant la période historique traitée.

En fait, les parties du volume les plus substantielles sont celles ayant trait au commerce à différentes périodes et aux actions évangélisatrices et salvatrices des missionnaires récollets et jésuites. Sur ces sujets l'auteur possède des bases solides avec plusieurs textes déjà publiés. Ainsi, les parties sur les réseaux d'échanges entre nations autochtones avant la période de contact et sur leurs grands axes de déplacement, sur le début de la traite des fourrures, sur la chasse gardée de Tadoussac et son abolition, sur le réseau des postes du roi

et la nature des échanges à la fin du XVII[e] siècle sont d'un bien plus grand intérêt que l'information approximative et incomplète dans le temps et dans l'espace sur la supposée disparition des Montagnais.

À la fin de la lecture du volume de Russel Bouchard, on peut donc se demander quel est l'intérêt de l'auteur à insister sur cette question problématique et à en faire un titre provocateur. Est-ce pour mettre fin à un certain discours nationaliste montagnais qui serait fondé sur la notion de race pure, comme il le laisse entendre à la toute fin du texte ? Est-ce pour saboter les revendications territoriales des Montagnais actuellement en cours ? Ou est-ce que l'auteur tient obstinément à être connu pour ses positions controversées, à défaut d'être reconnu par ses pairs ?

Paul Charest
Département d'anthropologie
Université Laval

Tzvetan TODOROV : *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La couleur des idées, 1995, 190 p., bibliogr., index.

Dans un livre à grands traits, Todorov nous surprend. Il tente un essai qui sera probablement utile à certains mais qui ne mérite pas, à mon avis, l'appellation d'« essai d'anthropologie générale ». Livre de bons conseils qui réduit les auteurs critiqués ou adoptés à des simplifications trop courtes. Ce livre nous dit quoi ? L'homme a besoin d'être reconnu pour exister (*dixit* Rousseau), ne nous fions plus aux auteurs pessimistes qui disent que l'homme est fondamentalement mauvais, méfions-nous de la culture masculine, gardons le cap sur le développement possible des humains de l'enfance à la vie adulte éclairée, sur les apprentissages de notre humanité et ses promesses d'accomplissement. J'ai cru lire un livre de vulgarisation bien fait, tout droit sorti du milieu de la psychologie sociale fonctionnaliste, une sorte de compendium matiné de philosophie, à usage général et plein de bonnes intentions. Tout s'éclaire, tout est réglé. Pas un moment je n'ai réussi à fuir l'impression de résumés-survols à la limite du supportable pour la philosophie, les sciences sociales, la psychanalyse. Pas une fois d'ailleurs l'anthropologie que nous connaissons n'est convoquée. Bref on ne comprend pas l'objectif du livre : faire simple ? encourager les cœurs troublés de notre époque par un guide de conduite ? Je l'ignore. Au vu de ce que l'anthropologie et la philosophie actuelle produisent, il m'est impossible d'accepter la récupération du projet même d'une anthropologie générale dans ce livre. Dans son avant-propos, Todorov nous dit que son anthropologie générale veut être un pont qui permette aux sciences humaines et à la philosophie de se rejoindre. Je pense plutôt que cet exercice est un mauvais tricot qui n'atteint jamais aux complexités nécessaires qui auraient évité d'aborder des généralités si risquées. Todorov nous avait habitués à mieux.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval